

Pédants et mondains

Il ne faut pas tomber dans le pédantisme. Mais, d'autre part, il ne faut pas craindre d'être pédant.

Surtout il ne faut pas légèrement traiter de pédantes les personnes instruites, toutes les fois qu'il leur arrive de manifester leur instruction.

Il existe une secrète animosité des gens frivoles contre les gens instruits, qui les porte à crier : "Pédant ! pédant !" sitôt qu'on veut éclairer leur ignorance ou seulement donner un peu de lustre littéraire à la conversation.

Et ce sentiment est tout à fait analogue à celui qui pousse les gens de conduire légère à crier : Tartufe ! Tartufe !" devant les supériorités morales qui les agacent et les humilient.

Le pédantisme est la parodie de la science, comme l'hypocrisie est la parodie de la vertu. Mais les auteurs comiques, soutenus par les rires faciles des gens du monde, sont enchantés d'élargir démesurément le domaine de la parodie, de faire entendre, à demi-mot, qu'on est un Trissotin, toutes les fois qu'on s'occupe sérieusement de choses intellectuelles, et d'adjuger l'épithète de Tartufe à quiconque se permet de contredire, par ses principes sévères, le relâchement universel.

Qu'on le remarque : la comédie a beau jeu dans cette affaire. L'auteur écrit pour les gens qui vont au théâtre et non pour ceux qui n'y vont pas. Or, ce sont plutôt les gens frivoles qui fréquentent les spectacles et les gens sérieux n'y font que des apparitions intermittentes. Qui donc faut-il faire rire ? Les présents. Et de qui rira-t-on ? Des absents.

Le public est donc tout préparé à applaudir toute raillerie qui, passant par-dessus sa tête, s'en va frapper les réfractaires, les originaux, ceux qui, à l'heure où l'on s'amuse, ont le mauvais goût, malgré l'exemple de ce monsieur "on" dont la tyrannie est si puissante, de travailler, de prier, ou même tout simplement de dormir.

Jamais, à notre connaissance, auteur comique n'a raillé l'esprit mondain, qui offre cependant tant de ridicules. C'est qu'il a précisément besoin, pour le succès de ses pièces, de la masse qui veut rire chaque jour pendant plusieurs

heures, et qui représente cet esprit mondain.

On s'est demandé souvent si la littérature est le reflet de la société. Elle en est le reflet partiel. Chaque auteur exprime principalement la portion du public qui a, par sa complaisance, assuré le succès de son œuvre.

Le courant social qui favorisait, il y a cent ans, le triomphe des *Méditations* de Lamartine n'était pas le même que celui qui faisait voler de bouche en bouche, à la même époque, les chansons de Béranger.

Les intellectuels, eux, ont bon dos. Leurs allures distraites, leur langage inévitablement agrémenté de mots techniques, leur indifférence ou leur mépris pour certaines choses qui préoccupent la foule, semblent fort risibles à la multitude des profanes qui, se sentant en nombre, peuvent s'entre-regarder, cligner de l'œil, se pousser le coude et se désopiler la rate en toute sécurité.

L'archéologue, dans la *Grammaire* de Labiche, est un bouffon qui prend un saladier récemment cassé pour une poterie antique. Mais il chercherait d'authentiques débris que ses allures seraient les mêmes, et que leur singularité prêterait à rire dans un milieu superficiel.

Dans *le Monde où l'on s'ennuie*, on trouve très drôle qu'un savant, au retour d'une mission en Orient, n'ait pas rapporté spécialement des impressions sur les femmes.

Dans *le Monde où l'on s'ennuie*, on trouve qu'il est très ridicule de faire des citations. Ce n'était pas l'avis de Montesquieu, qui pensait que "les maximes de La Rochefoucauld sont les proverbes des gens d'esprit". C'est l'excès qui est un abus, évidemment. Or, on rit dès la première, inventée à plaisir, il est vrai, par une sous-préfète pince-sans-rire. Mais sait-on qu'elle est inventée ? Et puis, les gens qui ont horreur des citations ne sont-ils pas toujours à répéter les propos bien peu remarquables de M. X. ou de Mme Y., qui sont également des citations ?

Il y a des gens qui ne citent pas, parce qu'ils ont peur d'entendre citer... *le Monde où l'on s'ennuie*.

Le plaisir de ridiculiser les intellectuels occasionne d'étranges méprises. C'est devenu un jeu de se demander pourquoi Aristophane, dans ses *Nuées*, a si burlesquement caricaturé Socrate. Ce dernier, au point de vue politique et social, représentait précisément les idées